Jeudi 24 novembre 2011 00h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 98

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Message de remerciement de la famille et des proches de Rafah Nached

«Faisant suite à la libération de Rafah Nached, nous, membres de la famille et amis de Rafah souhaitons adresser nos très sincères et très chaleureux remerciements à l'ensemble des acteurs de la formidable chaîne d'indignation et de solidarité qui s'est mise en place au cours des deux derniers mois et qui nous a permis, le 16 novembre dernier, de pousser un profond soupir de soulagement.

Nos remerciements vont naturellement à l'ensemble de la communauté scientifique internationale et tout particulièrement à la communauté psychanalytique qui, d'abord en France puis progressivement à travers le monde a contribué à maintenir toujours vivace cette intense mobilisation. Nous souhaitons témoigner de notre profonde sollicitude aux éloquents porte-paroles du « Raffut pour Rafah » ainsi qu'à l'ensemble des membres du personnel politique et diplomatique qui ont apporté leur énergie, leur détermination et leur capacité de conviction pour relayer les messages en faveur de sa libération en France, en Europe et à travers le monde. Nous tenons à remercier également Madame Carla Bruni-Sarkozy d'avoir décidé de mettre son immense notoriété au service du combat en faveur de la libération de Rafah.

A tous, sachez que votre soutien, vos paroles de réconfort, vos témoignages d'amitié ont été des plus précieux pour traverser cette épreuve.

Rafah n'a pas encore pour l'instant la joie de pouvoir serrer sa première petite-fille dans ses bras, mais grâce à vous, grâce à votre formidable mobilisation et à l'inextinguible détermination dont vous avez fait preuve, la perspective de cette rencontre est redevenue possible et se réalisera dès que Rafah aura recouvré l'intégralité de ses droits de citoyenne syrienne (et notamment son passeport). Elle aura alors aussi l'opportunité de vous exprimer plus directement son immense gratitude. »

▪ CHRONIQUE ▪

« L'air du temps », par *Pierre Stréliski*

The help et le psychanalyste

Il y avait au milieu du siècle dernier dans la ville où j'habitais une dizaine au moins de salles de cinéma. Chaque quartier avait la sienne, et la sortie hebdomadaire au cinéma en famille — ou plus tard accompagné autrement — nous était une distraction aussi naturelle, aussi impérieuse, que l'est aujourd'hui l'usage de nos appareils domestiques. Nos souvenirs sont nombreux de cette période, ce sont ceux de notre enfance aussi, structurés par ce mouvement des images sur l'écran. L'un des plus jolis films sur cette nostalgie est sans doute le *Cinema Paradiso* de Guiseppe Tornatore.

Dans les années quatre-vingt, — rentabilité du monde moderne oblige — commencèrent à apparaître un peu partout les « multisalles » qui voulaient transformer le cinéma en objet de consommation, en regroupant en un seul lieu la possibilité de voir deux, cinq, dix films différents. L'art au service du commerce et du capitalisme, ce fut aussi la disparition des producteurs (Qui ne se souvient de l'inépuisable Georges de Beauregard ?) qui perdirent leur pouvoir au profit des diffuseurs, souvent des chaînes de télévision, qui imposent aujourd'hui un certain type de formatage aux *scénarii* et aux films qu'ils financent. Et l'intonation charmante de la voix de Claude-Jean Philippe présentant « Le cinéma de minuit » à la télévision puis celle, non moins extraordinaire, de Frédéric Mitterrand présentant « Étoiles et Toiles » puis « Ciné-Club » dans ces mêmes années quatre-vingt étaient déjà les vestiges d'un autre temps.

Cette emprise de la grande distribution sur le cinéma ne réussit toutefois pas complètement son OPA, et l'on assista plutôt à l'émergence d'une discipline scindée en deux clans, qui n'ont plus guère en commun que leur nom de famille : le cinéma à grand spectacle (les *blockbusters*) et le cinéma d'auteur. Ce dernier, fêté dans les festivals, continue toujours, au milieu des paillettes, à assurer la promotion de ce *Septième Art*.

Un peu coincé entre les deux il y a ce que l'on appelle les « films du milieu », voulant maintenir « une exigence artistique et une vocation populaire ».

Hier je suis allé voir un film du milieu. C'est un film américain de Tate Taylor ; cela s'appelle en français *La couleur des sentiments*, mieux titré en anglais *The help* (à la fois « Les bonnes » et « Au secours »). *The help* est un film sur la fabrication d'un livre, et c'est un scénario justement tiré d'un livre à succès. C'est distribué par *Walt Disney Motion Picture*.

On craint le pire.

J'y suis allé un peu au hasard parce que le cinéma *Les 400 coups* où il se jouait est épatant et fait partie de la chaîne de distribution *Europa Cinémas*, qui est « le premier réseau international de salles de cinéma pour la diffusion de films européens » (?), dont la seule bande-annonce de présentation est déjà un délice, comme l'était naguère la promesse que nous faisait espérer l'arrivée sur l'écran de *Jean Mineur Publicité*, tristement *relooké* de nos jours en 3D.

Et c'est vrai que l'histoire est mièvre, que les méchants sont méchants et que les gentils sont gentils. La couleur de ces sentiments est plutôt rose bonbon dans cet univers noir et blanc. Le Sud et son racisme endémique est traité ici sans la force cruelle qui souvent signe les oeuvres sur ce sujet, mais plutôt avec la gentillesse donc parlait avec brio Annaelle Lebovits dans sa chronique dans *LQ* n° 94.

Résultat ? Eh bien, ce film m'a bien plu. Et je me demande pourquoi il m'a plu comme ça, ce film pourtant trop angélique ?

Et d'abord pourquoi la psychanalyse aime-t-elle le cinéma ? Le livre formidable de Clotilde Leguil *Les amoureuses,* le succès de la traduction du livre *Lacan regarde cinéma, le cinéma regarde Lacan*, celui que rencontrent régulièrement les soirées « Cinéma et psychanalyse » organisées dans notre champ un peu partout en province et à Paris, témoignent de ce même goût qu'a notre discipline du réel pour cette discipline de l'imaginaire.

Il est vrai qu'elles partagent les mêmes mots : séance, écran, etc., et le même moment de naissance : 1895. Il est vrai aussi que toutes deux sont faites d'images et de paroles. Il est vrai enfin que des journées d'étude de notre école ont pu se consacrer, il y a quelques années, aux « Images indélébiles ».

En somme, chacune des deux explore à sa façon l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Le cinéma lui aussi aime la psychanalyse sans doute. *Le mystère d'une âme* de Pabst ouvrait la voie dès 1928. On se souvient de *La maison du Docteur Edwardes* d'Alfred Hitchcock en 1945, on se souvient aussi de *Freud, passions secrètes* de John Huston (1962). On se souvient de mille autres films où la psychanalyse a une place de choix. Et le titre au moins du livre de Zizek est drôle, avec son allusion à un titre de Woody Allen : *Tout ce que vous avez voulu demander à Lacan sans oser le demander à Hitchcock*.

Mais enfin psychanalyse et cinéma sont à l'envers l'un de l'autre : dans un (bon) film, le spectateur est pris par ce qu'il voit, il s'identifie et il est identifié par le spectacle. Et c'est même quelquefois un abîme quand l'acteur auquel on s'attache est lui-même bouleversé par ce qu'il regarde ou entend. Par exemple dans *La vie des autres* il y a, outre Christa-Maria Sieland, l'amoureuse qui fit objet du commentaire de Clotilde Leguil, un autre personnage, Gerd Wiesler, le fonctionnaire de la STASI chargé de l'espionner. Que fait-il : il écoute quelqu'un d'autre, qui ne le voit pas, pour l'interpréter. Ne dirait-on pas… ? Mais non, ici c'est l'auditeur qui va se trouver interprété, changé, par ce qu'il entend et suppose. Même Searles ou Resnik et les *aficionados* du contre-transfert n'oseraient dire qu'on est là dans le

champ de la psychanalyse. Pourtant, on est ému par le dernier mot du film (« C'est pour moi »), où l'ancien policier au zèle glacial se réapproprie, sous son numéro matricule, son humanité.

Pareillement, dans *La couleur des sentiments,* ça marche. Les critiques sont mitigées mais les spectateurs enthousiastes (270 000 entrées la première semaine, nombre maintenu en deuxième semaine). On en ressort avec un sentiment de la couleur du jeu de mot de Lacan : « le senti ment ». L'agrément qu'on a est l'envers exact de l'*Unheimlichkeit*. On se sent chez soi dans cette Amérique là. Mais au fait, même inquiet, angoissé, se sentant différent, on était aussi chez soi dans le *Melancholia* dont Laure Pastor nous parlait dans *LQ* n° 29. L'identification y est encore possible, supposable. Et on était aussi chez soi dans *Polisse*, analysée par Aurélie Pfauwardel dans *LQ* n° 75, et même au fond dans *La piel que habito*, commenté par Jean-Pierre Deffieux dans ce même numéro. Au cinéma, peut-être qu'on est t oujours chez soi. « Le cinéma c'est la matérialisation la plus vive de la fiction » disait Lacan (*Le transfert,* p. 45). Bien sûr de nombreux films « visent le réel » et l'atteignent sans doute. Mais il est rare qu'on ne comprenne rien, que l'on soit tout à fait désarçonné (dans *Mulholland drive*, peut-être, parce qu'il a la structure d'un rêve ?).

Dans la psychanalyse au contraire, on est hors de soi (dans tous les sens du terme quelquefois). Le ressort de notre goût pour le cinéma c'est l'identification, c'est aux antipodes de ce que vise une psychanalyse.

Mais au fait pourquoi l'imaginaire disparaîtrait-il chez un psychanalyste ?

D'ailleurs il ne disparaît pas. Si Lacan, dans son célèbre schéma de *Encore* (C'est un autre souvenir, celui de Jacques-Alain Miller, Éric Laurent et Bernardino Horne, transcrivant joyeusement au tableau ledit schéma à un cours de Jacques-Alain Miller il y a quelques années (**1**)) privilégie le passage du symbolique au réel via le semblant — la psychanalyse c'est ce chemin —, il n'effondre pas son triangle en gommant l'imaginaire qui mène, à l'envers, du réel au symbolique. Ce chemin là, c'est celui du cinéma, entre autres.

Le psychanalyste s'incline devant l'artiste bien sûr et la vie continue, hier comme aujourd'hui, de courir sur ce triangle.

(**1**) Cours du 29 janvier 1997, *L'autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*

Pierre Stréliski sera l'invité du Débat de l'Observatoire, qui se déroulera le 30 novembre à 21h à l'Ecole de la Cause freudienne, animé par Agnès Aflalo, Aurélie Pfauwadel, Deborah Gutermann-Jacquet, Eve Miller-Rose et Charles Henri-Crochet. Lire le programme.

LES DÉBATS DE L'OBSERVATOIRE

local de l'École,
1 rue Huysmans,
Paris 75006

21H15

SOIRÉE DU 30 NOVEMBRE

****

LA SANTÉ MENTALE :
DE LA PAROLE BAÎLLONNÉE À LA JOUISSANCE TELEGUIDÉE

****

Guy Briole : Santé mentale : La raison des murs

Pierre Stréliski : La santé mentale et le pouvoir des médias

****

Pour cette nouvelle formule, les textes des intervenants sont déjà sur le site de l'École de la Cause freudienne et consultables sur le site.

****

La soirée sera consacrée aux débats sur ces travaux. Ils seront animés par *Agnès Aflalo avec Déborah Gutermann-Jacquet, Ève Miller- Rose, Aurélie Pfauwadel et Charles-Henri Crochet.* La conversation s'établira à partir de la lecture que chacun a pu faire de ces deux textes.

Cette première soirée consacrée à la santé mentale accueillera :

Guy Briole, qui interprète les nouveaux murs dressés pour faire taire les malades à l'aune de la dernière loi relative aux soins en psychiatrie, et l'inféodation des psychiatres au juge tout-puissant qui en découle.

Pierre Stréliski, qui analyse la contamination des médias par la santé mentale et l'injonction qui en est le ressort : « jouis comme il faut et comme les autres ! »

Compte rendu de la Conversation avec Bernard-Henri Lévy

le 23 novembre au Cinéma Saint-Germain

Nous reproduisons ici l'article paru sur le site La Règle du Jeu, « C'était hier au cinéma St Germain » :

C'est une conversation à la fois profonde, passionnante et empreinte d'émotion à laquelle nous conviaient hier Jacques-Alain Miller et l'Ecole de la cause freudienne, au cinéma Saint-Germain. Elle réunissait, autour du thème "Des guerres du 21ème siècle" et à l'occasion de la parution de "La Guerre sans l'aimer" de Bernard-Henri Lévy, des figures intellectuelles de haut-vol, tels qu'Alexandre Adler, Eric Laurent, Jean-Claude Milner et Hubert Védrine.

La salle du cinéma Saint-Germain était comble. On se pressait dans les halées latérales. Des personnalités telles que Roman Polanski, Emmanuelle Seigner, Vincent Lindon, Fred Vargas, Olivier Corpet, s'étaient déplacées pour l'occasion.

Au coeur du débat, donc, le livre de Bernard-Henri Lévy récemment paru aux éditions Grasset "La Guerre sans l'aimer". Evocation du parcours intellectuel singulier qui est le sien. Volée de questions soulevées par un engagement de toute une vie : Qu'est-ce qu'une guerre juste ? En quoi celle-ci se différencie-t-elle d'une

guerre tragique ? Sur quoi se fonde le droit (ou le devoir) d'ingérence ? Questions que chaque intervenant aborda sous l'angle spécifique qui lui est propre : l'angle psychanalytique (avec Jacques-Alain Miller, Eric Laurent et Anaëlle Lebovits-Quenehen) ; politique (avec Hubert Védrine) ; philosophique et politique (avec Jean-Claude Milner) ; historiale même, pour reprendre le terme employé par Alexandre Adler lors de son intervention.

Ce fut également pour BHL l'occasion de rendre hommage aux compagnons de route, aux figures filiales directes (tels son père, son grand-père), et indirectes (Chateaubriand, Malraux, Byron et autres) qui ont pour partie fait de l'homme le philosophe engagé qu'il est devenu. Un tikkuniste comme le suggérait Alexis Lacroix au terme de cette soirée, c'est-à-dire un homme qui, s'il ne croit pas ou plus en une transformation radicale du monde (façon marxiste), pense néanmoins en une réparation possible, nous dirions même, nécessaire du monde.

La Rédaction

CONFÉRENCE

du CENTRE DE RECHERCHES PSYCHANALYTIQUES d'ATHÈNES d'Orientation lacanienne

« Le symptôme, entre parole et écriture »

Invité :

Jean-Louis Gault

psychanalyste, membre de l'ECF, de la NLS et de l'AMP

Vendredi 25 Novembre à 19h00

ENTRÉE LIBRE

Local du CRPA, Rethymnou 12, près du Musée archéologique. Site du Centre : www.centrerepsy.gr <http://www.centrerepsy.gr/

▪ Cette conférence sera suivie d'un Séminaire clinique le Samedi 26 novembre, de 10h à 16h. Au programme : la présentation d'un cas clinique et l'étude du texte de J. Lacan « La direction de la cure ».

▪ CHRONIQUE ▪

La Rose des Livres par *Nathalie Georges-Lambrichs*

A mots couverts

Ce compendium sadien en dix tableaux ne vous laisse pas indemne. « C'est dingue », écrit François Forestier. Tirant sur les innocentes tirettes et chevillettes vous voilà acteur de l'imagerie clandestine qui vous est offerte et en en dévoilant les dessous, vous voilà voyeur volontaire de sexes et de bains de sang humain. Partagé entre le souvenir de vos livres d'enfants, ancêtres de la 3D, – le loup soudain, sa langue en relief –, la crainte d'abîmer l'objet, la curiosité coupable avivée vous déportant sur les bords de l'image ou en son centre, vous pouvez vous cramponner à un porc, un coq, une brebis intacts, saisis dans leur propre regard sans *focus*. Comme c'est tentant de vous en tenir aux détails semés avec art, chiffrage défiant votre savoir et celui de google : ces références oubliées ou gommées, ces numéros épars, ces visages en souffrance d'être identifiés, ces citations caviardées, qu'il serait beau de les situer, de les trouver et de cataloguer tout cela dans une grille savante. Vous vous rêvez érudit, glosant, ou analyste, subsumant quelque intention déchiffrable dans ce qui se laisse appréhender chaque fois comme un rébus, ou sibylle interprétant cette lame que vous avez tirée, *enforme* de destin. Rien de tout cela ne tient. Le destin est là : des corps en pâture forcés, torturés. Force sera de revenir à la source unique, au nom de Sade, donc. Ce que fait Michel Surya, qui nous résume dans sa préface Sade en deux pages, sa position, son statut *ready made*, ouvrant une porte piranésienne sur une étrangeté supplémentaire : bientôt, tout cela pourrait bien être plié.

Pensez, alors, il est temps encore, puisque la pensée est là, vous dit-il. Elle est dans les images au silence bientôt assourdissant, où tourbillonne la pensée entraînée dans le mouvement figé de la chute des corps gravés dans ce *vadenonmecum*, plutôt *vaderetro*, échoués dans des bergeries aux ciels de hurlevent, ou ces traits épais empruntés aux tarots de Marseille qui se divisent et font s'échanger les hauts et les bas dans l'effeuillage machinal auquel vous procédez, livré aux catins batailliennes exhibées et nues sous leurs robes tachées, et bientôt écorchées.

Sade objecteur, *sade up* objet tout court, court toujours. Pensez à ce destin-là, inouï, à ces vingt-sept années de privation de liberté vouées à l'écriture d'une philosophie éprise de raison à rebours de toute pensée d'aucun « progrès ».

Il est temps.

Sade up de Frank Secka
Préface de Michel Surya, Ingénierie papier par Philippe Huger (Rouergue 2011)
Un petit film réalisé à Arles par l'éditrice en donne un aperçu; **On n'y voit pas tout !**
Voici le film.

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*
L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.